

Lurelu



La colline : rencontre au sommet

Marie Fradette

Volume 41, numéro 3, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89707ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

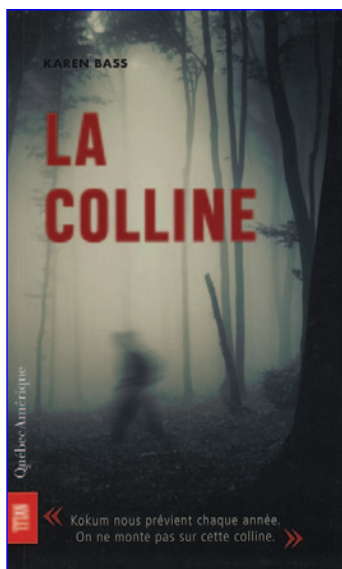
0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fradette, M. (2019). *La colline : rencontre au sommet*. *Lurelu*, 41(3), 69–70.



La colline : rencontre au sommet

Marie Fradette

69

La question des droits autochtones, le devoir de mémoire envers les torts causés à ces communautés par les Blancs sont des sujets qui investissent abondamment la littérature jeunesse. Que l'on pense à l'album de Jenny Kay Dupuis et Kathy Kacer intitulé *Je ne suis pas un numéro* ou à *La légende de Carcajou* de Renée Robitaille (Planète rebelle), la culture et l'histoire de ces peuples fondateurs se font une place dans le discours des auteurs qui ont à cœur de raconter ce monde à la jeune génération.

D'une façon toute singulière, flirtant avec l'étrange, l'auteure Karen Bass offre, avec *La colline* (Québec Amérique), un roman puissant dans lequel le jeune Jared Fredrickson, fils de millionnaire, voit son jet privé s'écraser dans l'immensité de la forêt albertaine. S'en tirant avec quelques égratignures, il croit pouvoir se sortir de là et tout régler avec son téléphone cellulaire. Mais dans ce monde isolé, les lois ne sont plus les mêmes. Accompagné de Kyle Blaireau, un jeune Cri venu à sa rescousse, il découvre un monde parallèle dans lequel la nature, les croyances et «la colline» sont plus fortes que tout.

Pour bien saisir cet univers, trois pistes seront explorées ici. L'opposition ou du moins la différence entre la culture blanche et la culture crie s'insinue dans tous les comportements des deux jeunes et permet de prendre le pouls de chacun des mondes. Dans cette même optique, la colline, bien plus qu'un simple décor, devient un personnage en soi, dictant les comportements des protagonistes. Enfin, l'écriture, le choix des mots, l'omniprésence des odeurs et du brouillard entretiennent le mystère qui plane au-dessus des personnages.

Évolution d'une relation

Depuis le réveil brutal de Jared à des kilomètres de la civilisation, jusqu'à la finale où lui et Kyle sont en quelque sorte secourus

par la grand-mère de ce dernier, la relation entre les deux personnages évolue. D'être totalement étrangers, ils apprennent l'un de l'autre jusqu'à devenir «membres de la même tribu». Plusieurs épreuves vécues par les adolescents contribuent à développer cette ouverture à l'autre. Invitez les élèves à retracer ce parcours qui met en lumière les cultures distinctes de chacun. La rencontre entre Jared et Kyle – que Jared surnomme Hulk avant de connaître son nom – expose d'entrée de jeu le fossé qui sépare leurs univers culturels : «Assis à côté d'un sac à dos kaki, les bras en appui sur ses genoux remontés, Hulk l'observait d'un air intrigué [...] – Elles coûtent cher, tes chaussures? – Ce sont des Creative Recreation. Cuir et suède. De toute évidence, le nom ne voulait rien dire pour l'autre [...] Je gage qu'il n'est pas donné non plus, cet avion. – Trois millions et demi, d'après le pilote...» (p. 21) Dans cette forêt perdue, située «au milieu de nulle part», comme le souligne Kyle, le luxe de l'appareil, tout comme celui des souliers, perd tout à coup toute signification.

Il en est ainsi pour le cellulaire de Jared. Croyant pouvoir joindre les services d'urgence, l'adolescent se bute aux limites qu'imposent les lieux : «Son pouce caressait toujours le téléphone. Il s'immobilisa. *J'ai mon téléphone. Rien ne m'en empêche. Stupide*, se dit-il. Le sortant de sa poche, il l'alluma en tapotant le boîtier. Pas de réseau. Il le brandit dans les airs. Le retourna. Rien. – Qu'est-ce que tu fais? demanda Kyle. – Nous pouvons appeler à l'aide. Et mon téléphone est équipé d'un GPS. – Il n'y a pas de tour de transmission, par ici. – Pas grave, c'est un téléphone génial. Si seulement on pouvait sortir de ce marécage...» (p. 29) La colline, plus haut point des alentours, sera alors son seul espoir, malgré les mises en garde répétées du Cri. «Kokum [sa grand-mère] nous prévient chaque année. On ne monte pas sur cette colline. Ni les Cris ni *personne* d'autre. On ne va pas là-haut [...] – Moi, je

vais là où il y a du réseau pour mon appareil. Avec un peu de chance, ces saletés de moustiques vont rester derrière. – Laisse tomber. Il n'y a pas de réception [...] – Je sais ce que je fais. Je peux téléphoner, demander de l'aide» (p. 31).

Cette ascension donne lieu à plusieurs divergences d'opinion toutes liées à la culture ou au mode de vie des personnages. Afin de poursuivre l'observation de leur relation, invitez les élèves à soulever les extraits dans lesquels Jared exprime sa vision de Kyle et les nombreuses raisons qui l'empêchent de se rapprocher de lui. Si, au départ, le discours tend à mettre en lumière les jugements faciles, les dernières réflexions laissent tomber les préoccupations futiles et s'attardent plutôt à l'humain derrière le Cri. «Il ne sait pas s'habiller [...] ce type défend maladivement sa famille [...] il croit des choses bizarres et s'attend à ce que je l'imite [...] il aime les grands espaces envahis par les insectes, les orties et qui sait quoi d'autre [...] il n'a pas peur des ours comme une personne normalement constituée [...] pourquoi un garçon aussi sympathique que lui voudrait-il se lier d'amitié avec un BPC? Mes parents ne voudraient pas» (p. 237). Un «Beau Parleur de la Cité», c'est ainsi que Jared se désigne lui-même.

Les connaissances dont dispose Kyle sur la forêt, tout comme celles des animaux qui y règnent, des esprits et personnages mythologiques que sont la Windigo, serviront au bout du compte le duo. Le Blanc, ou *moniyaw*, récalcitrant, frondeur au départ, tend à délaissé ses valeurs futiles dans un monde qui, de toute façon, n'en a rien à faire.

La colline : un personnage

Bien plus qu'un simple décor, la colline participe de l'état des personnages, contrôle leurs comportements, les épie, joue un rôle de premier plan dans la quête qu'ils

entreprennent. Si elle demeure au départ un endroit susceptible de les secourir – c'est du moins ce qu'en croit Jared –, la colline plonge rapidement le duo dans un monde parallèle qui semble vouloir les avaler. «Les ténèbres s'épaissirent et il lui sembla qu'un espace infini s'ouvrait autour de lui. Ni murs, ni limites [...] – C'est trop grand ici. – Je gage que tu préférerais être dans un centre commercial – aucun doute là-dessus. Des murs et un plafond. Du brouhaha. Des gens» (p. 48). Invitez les élèves à retracer les différents indices qui permettent de voir la colline se matérialiser, occuper un rôle de premier plan, notamment dans les pensées de Jared : «Jared jeta un coup d'œil empreint de malaise à la colline, dont le sommet dépassait à peine la cime des arbres. Pourtant, elle lui faisait l'effet d'un géant qui monopolisait son esprit» (p. 187). Il parlera d'elle en termes de «bête traîtresse» dont il sent la présence dans son dos (p. 249), tout comme il est persuadé qu'elle les «regarde de travers. Les met au défi de revenir [...] donne l'impression de projeter une ombre invisible sur la vallée» (p. 300).

Territoire de la Wihitiko – ou Windigo –, la colline travaille pour la Bête. Elle forme avec elle un duo redoutable qui joue contre les deux adolescents. Les personnages entrent sur un territoire où les lois n'appartiennent pas à un réel identifiable. «–La colline [...] C'était donc elle qu'il avait flairée. Dans sa tête, sa forme se précisa et sa force d'attraction se décupla. Elle hantait leur horizon, à la façon du nord magnétique. Toute la journée, Jared s'était senti attiré par elle, avait su où elle était, comme si l'aiguille de sa boussole intérieure l'indiquait, ainsi que Kyle l'avait dit. Essayait-elle de les prendre au piège pour permettre à Wihitiko de s'emparer d'eux? Il ne pouvait se résoudre à poser la question» (p. 134). Et c'est bien ce qui arrive. La bête sanguinaire pourchasse Kyle et Jared, unit à la montagne qui les encercle

et les emprisonne. En amorce de la discussion avec les élèves, une présentation de la légende autochtone pourrait assurément être pertinente.

Écriture : entretenir le mystère

Cette impression d'étouffement vécue par les protagonistes est accentuée par le choix des mots, le vocabulaire, l'écriture de Karen Bass. Afin de camper ce décor d'épouvante, de brouiller le réel, de plonger le lecteur dans un univers parallèle, Bass – et Lori St-Martin le rend bien dans la traduction – fait beaucoup appel aux sens des personnages qui restent les seuls témoins de l'aventure qu'ils vivent.

Loin de toute civilisation, l'instinct prend le dessus sur les apparences. Ainsi, nombreux sont les passages dans lesquels Jared et Kyle sont guidés notamment par leur odorat. L'odeur dégoutante du Wihitiko ou alors celui du carcajou les suit d'ailleurs tout au long du périple. Depuis l'odeur du sang reniflé par Jared lors de l'écrasement de son avion (p. 9) jusqu'à celle du thé de saule qu'il boira sans rechigner lors de son retour dans la réalité, l'odorat relie le duo à la réalité. Elle les ramène à leur condition : «Jared marqua son appréciation en gémissant. Son estomac se contracta de douloureuse façon dans l'attente de cette bouchée de pizza mirage. Il pouvait presque la sentir. Non, pourtant : à cet endroit, il n'y avait que l'odeur de la fumée et la puanteur de la caverne» (p. 358). La faim, et la douleur qu'elle suscite, la soif, le grondement des estomacs s'ajoutent à l'odorat et ramènent les héros à un réel identifiable.

Invitez ensuite les élèves à identifier l'omniprésence de la fumée qui contribue à envelopper, voire emprisonner les personnages dans un monde distinct. Dès le début de l'aventure, le brouillard s'installe sur la vallée et s'empresse «d'avalier l'avion» (p. 43), coupant ainsi le lien qui les unissait au réel. Ce brouillard est par la suite remplacé par la fumée d'un feu de forêt qui empêche le duo de bien voir ce qu'ils font : «Une fine brume atténuait le bleu. Jared avait mal aux yeux [...] Il avait toutes les peines du monde à garder les yeux ouverts. La brume embrouillait sa vision. Ses pensées aussi» (p. 120-121).

La lecture et l'analyse de ce roman permettent non seulement d'être témoin de la rencontre entre deux mondes, mais aussi de plonger au cœur de la culture crie, des croyances et de la langue. Karen Bass s'amuse d'ailleurs à déposer ici et là quelques mots en cri renforçant le propos, ajoutant à l'atmosphère de l'ensemble. Voilà un roman qui gagne à être partagé, analysé, exploité.

lu